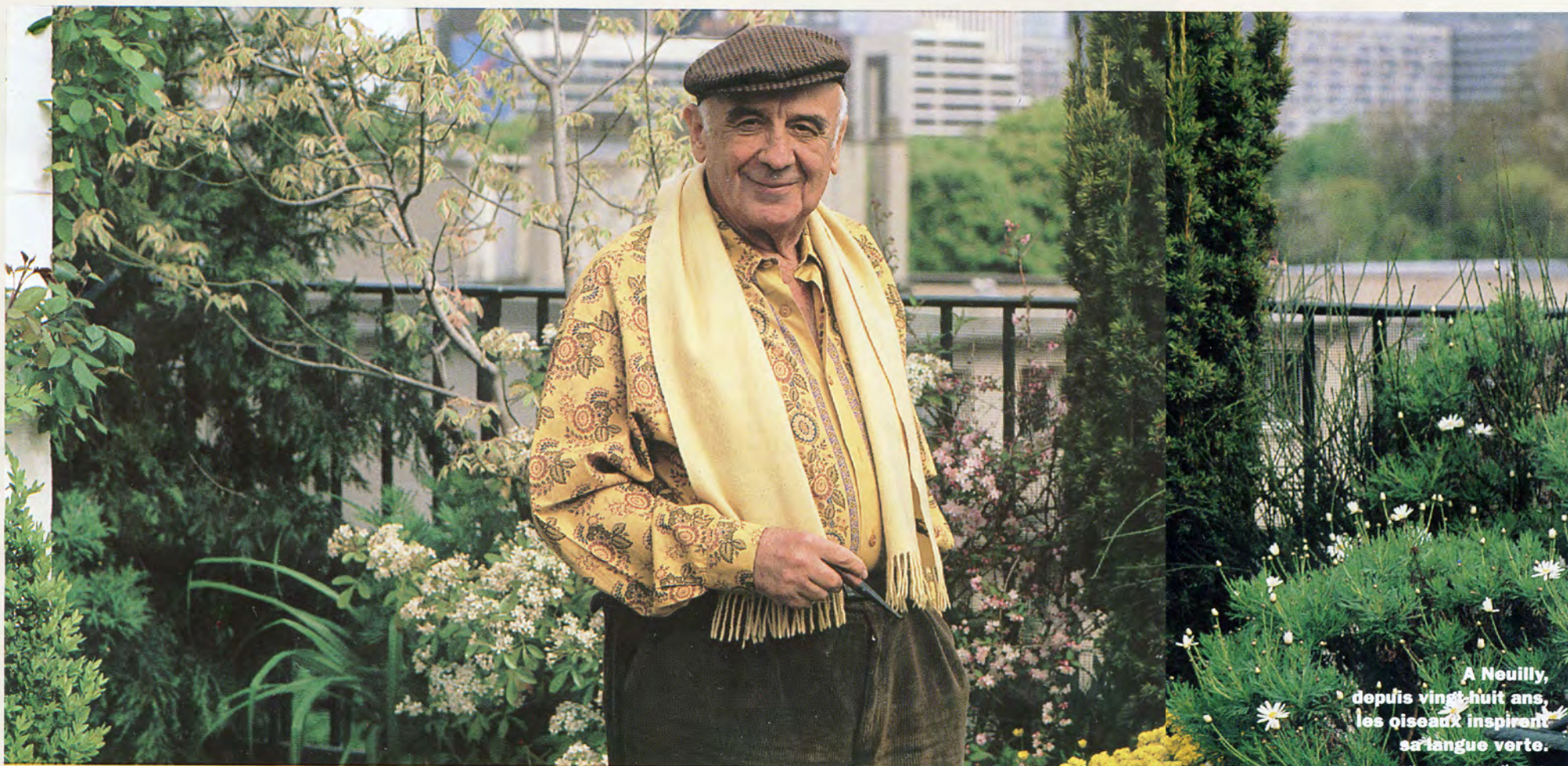


YVAN AUDOUARD : IRRÉVÉRENCIEUSEMENT VÔTRE !



D. RAUX

né». Aussitôt embauché, Audouard couvre l'actualité pour les services les plus divers – excepté le cinéma. Au «*Canard*», et malgré quelques portes claquées, il fera toute sa carrière. Doyen de la rédaction avec Macé, il tient avec «*La Boîte aux images*» la meilleure et la plus rosse des rubriques télévisées hebdomadaires. Au juste, Audouard regarde parcimonieusement le «fenestron» et sa méthode critique est simple : «*Mon premier problème est d'isoler un truc, de trouver un angle, une métaphore. Mon deuxième problème est de conserver un juste équilibre entre l'écriture et la spontanéité.*»

36 % des lecteurs du «*Canard*» n'allument jamais leur télévision constituent néanmoins ses plus fidèles lecteurs. Un test !

A ses yeux, le prince des journalistes reste La Fontaine. Parce qu'il écrit ses fables comme on décrit un événement : à la première personne. Audouard n'a jamais pratiqué qu'un journalisme très personnalisé. Le billet, la chronique écrite (ou parlée, comme celle qu'il prononce quotidiennement, à 18 h 56, sur R.M.C.), le scénario ou l'intrigue romanesque reposent sur la personnalisation de son témoignage ; à quoi il faut ajouter une constante passion du style. «*Chroniques légères ?*» interroge-t-il avec humeur. «*Qui d'autre s'en donnerait encore la peine aujourd'hui ?*»

Grand lecteur de Daudet, (évidemment !) Delteil, Giono, Aymé, Blondin, «*car ils font rendre aux mots le maximum*», Audouard manie comme il se doit l'ironie, la satire, l'allusion vireuse. Mais en aucun cas, le mépris. Par refus de la facilité. Ce qui caractérise sa façon : l'irrévérence souveraine, forme exigeante du respect, marque de la suprême politesse. «*Ma besogne, lance-t-il, c'est de filer le bourdon aux gens pleins de certitudes !*» Polémiste ? Un peu ! Dans la grande tradition du genre et considérant avec Beaumarchais qu'il importe de laisser

le dernier mot aux imbéciles. Qu'il nomme d'ailleurs autrement. S'agissant de sa fameuse «*Lettre ouverte aux cons*», il précise sur le ton de l'évidence paisible : «*Je ne les insulte pas, je les définis !*» Politiquement, il s'accommode d'un certain flou. Certes, il est «*de la gauche essentielle, de la gauche sentimentale.*» Claude Roy voit en lui «*un nihiliste courtois*», d'autres, un libéral de (la rive) gauche, un doux anarchiste, un terroriste tendre. Et féroce bienveillant.

Douche municipale

Dans ses «*50 ans d'impertinence*» (Le Pré aux Clercs, 1987), livre de souvenirs «*écrit par celui qui le signe*», un Audouard au naturel pousse la porte. Farfelu, bohème, il nous conduit de l'hôtel de la Paix à la douche municipale, le dimanche matin, en robe de chambre et en savates. Nous sommes dans l'île Saint-Louis des années 50. Ses voisins de chambre se nomment Pierre Boulez, Georges de Caunes, Armand Gatti, Michel Tournier. Un succédané des copains à la Jules Romains où ne manque pas Antoine Blondin, ses parties de dés insulaires, ses bégaiements, ses rixes mémorables sur fond d'éthylisme dionysiaque. «*Les sentiments fraternels que j'ai pour lui prennent de plus en plus une nuance paternelle*», confie Audouard.

Entre la discrète rue Windsor où il habite, à Neuilly, le «cabanon» paternel de Fontvieille et sa maisonnette bretonne de Belle-Ile (sans téléphone), Yvan Audouard écrit. Plus que jamais. «*A Neuilly, où je suis depuis vingt-huit ans, les oiseaux me réveillent. C'est le coin idéal pour travailler. A Saint-Germain-des-Prés, je n'aurais pas assez de rigueur pour résister à la tentation permanente.*»

Eric Verneuil

Assurément, Yvan Audouard est un fruit rare. Son ironie le fait craindre. Ses jugements le rendent redoutable. Gros plan sur un journaliste comme on n'en fait plus.

Par cet accent volubile d'entre Fontvieille et Trinquetaille, ces intonations caressantes sitôt rompues de prodigieux chevrottement musicaux, rehaussés d'innombrables rires cascadeurs, dents serrées, Yvan Audouard révèle le premier argument de son personnage : la voix. Une voix où il se trouve tout entier. Ample, véhémence, railleuse, sans doute quelque

peu apprise – car c'est un rude comédien –, ajoutons, débonnaire et convaincante. Au final : séductrice à souhait. Une voix de cigale au Vieux Port à l'heure du pastis rituel. Ou du pur malt chez Lipp. Une voix qui tourne naturellement la parole en faconde. Ce Provençal aujourd'hui Neuilléen naît drôlement en Cochinchine, à Saïgon (1914). Père, avignonnais, sous-off de la Coloniale, bardé de médailles ; mère, marseillaise, catholique romaine. «*Une famille très respectueuse.*» Il ajoute : «*Quant j'ai quitté l'Extrême-Orient, j'avais onze mois. Je me suis fait mon Saïgon à moi. En réalité, celui des gens qui y ont vécu et me l'ont raconté.*» Cap sur Arles, sa «*ville natale préférée*». Années paisibles. A 17 ans, bac en poche, khâgne à Louis-le-Grand, puis l'Ecole nor-

male supérieure de Saint-Cloud, section philo (1935-1937). Audouard avant Audouard. Pas tout à fait cependant. N'a-t-il pas choisi pour thème de son diplôme d'études supérieures : «*Critique des antithèses de l'antinomie kantienne chez Renouvier ?*» Un sujet si austère est-il bien sérieux ?

Jalonnant ce parcours, quelques canulars de sa façon réjouissent les thurmes laborieuses et campent un tempérament. Ainsi, la création du «*Parti légitimiste mérovingien*» ou le lancement du «*Comité pour la commémoration du passage des Alpes par Hannibal*». Assidu aux planches, ses «vrais» profs se nomment Jovet, Copeau, Pitoëff ; et ses amphis, l'Athénée, le Vieux-Colombier, l'Œuvre. Sans qu'il sache trop pourquoi, il se

retrouve un beau jour professeur d'anglais (!) à l'Ecole normale d'instituteurs de Bordeaux (1938), et accomplit dans le même temps sa préparation militaire supérieure, lorsque la guerre éclate. Honnêtement résistant – colonel FFI pendant 48 heures puis... adjudant –, il en sort «*vivant, mais un peu fripé de l'intérieur.*»

Un journalisme personnalisé

Avec la Libération commence la grande aventure du journalisme. Audouard, qui a délaissé l'enseignement, «pige» simultanément à «*Libé-soir*», et se lie avec Simenon, Lazareff, Favalelli, puis à «*Gavroche*» et à «*Franc tireur*» (1945), que dirige Treno. Lequel fonde bientôt «*Le Canard enchaî-*